



## CULTURE

# « Thomas Bernhard est un poseur de bombes »

Au Théâtre de la Bastille, Nicolas Bouchaud joue « Maîtres anciens », du dramaturge autrichien

### ENTRETIEN

**A**u Théâtre de la Bastille, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, Nicolas Bouchaud joue *Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard (1931-1989) : un spectacle qu'il a conçu et qu'il joue seul, comme il l'était dans *La Loi du marcheur*, *Un métier idéal* et *Le Méridien*. Dans ces trois solos qui vont être repris un peu partout en France, de janvier à avril 2018, l'acteur mettait au centre les figures du critique de cinéma Serge Daney, d'un médecin de campagne anglais des années 1960, exerçant son métier comme un art, et du poète Paul Celan. En abordant aujourd'hui Thomas Bernhard, Nicolas Bouchaud confirme qu'il invente quelque chose de particulier dans le théâtre français : comme une sorte de bibliothèque vivante, ouvrant sur la question de l'art, de son rôle et de sa transmission.

**Avec ce nouveau spectacle, on voit se dessiner une ligne dans votre travail, un rôle de passeur d'art. Était-ce le projet dès le départ ?**

Pas du tout. Ces quatre spectacles sont le reflet de ma passion, de mes préoccupations, et la ligne qu'ils ont finie par dessiner, je ne l'ai pas maîtrisée de A à Z. A chaque fois, j'ai abordé une figure qui me semblait passionnante. Avec le recul, je peux constater que cette question-là est au cœur de l'ensemble. Mais l'idée de trans-

mission a toujours été extrêmement importante pour moi.

**Comment Thomas Bernhard, avec ses « Maîtres anciens », vient-il se placer dans cet ensemble ?**

*Maîtres anciens* n'est pas un traité d'esthétique, mais un roman, dont le personnage principal, dénommé Reger, ancien critique musical, vient, tous les jours ou presque, au Musée d'art an-

cienn de Vienne pour contempler un seul tableau, *L'Homme à la barbe blanche*, du Tintoret.

A travers lui, ce que Bernhard interroge, c'est la façon dont on a accès à l'art, comment on nous apprend à y avoir accès. Comment on nous a appris à regarder. Et ce à quoi il s'attaque d'abord, et c'est important pour cette question de la transmission, c'est à la notion de chef-d'œuvre, de perfection. Bernhard dit : quand je m'aperçois que dans les tableaux du Greco les mains sont mal peintes, cela me rassure et me rend heureux. C'est par le défaut de l'art que je peux entrer dedans. Ce que Bernhard attaque, c'est le cadre traditionnel de l'art, tel qu'il est symbolisé par les cadres dorés qui entourent les tableaux dans les musées.

**En quoi la notion de chef-d'œuvre peut-elle éloigner le public d'une relation à l'art ?**

En ceci qu'elle laisse à penser que l'art est loin de la vie. Pour moi, la question centrale de *Maîtres an-*

*ciens*, celle qui me touche le plus, c'est vraiment celle des rapports entre la vie et l'art. En travaillant, j'avais en permanence en tête cette phrase du plasticien Robert Filliou : « *L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art.* » La première partie du roman se passe dans le musée, le dernier tiers est consacré à la mort de la femme du critique, et cela correspond pour Bernhard au moment où il a perdu sa compagne, qui avait trente-cinq ans de plus que lui. *Maîtres anciens* est à la fois un art poétique et un journal de deuil.

**Cette « préoccupation » qui est la vôtre quant à la transmission de l'art est-elle révélatrice d'un certain rapport problématique à la question artistique aujourd'hui, entre démagogie et accusations d'élitisme ?**

Le livre de Bernhard est une vraie charge anti-patrimoniale, anti-muséale. Il dit : arrêtez de

me parler de chefs-d'œuvre, du beau dans l'absolu. Rien n'est beau dans l'absolu, il n'y a pas à sacrifier l'art. C'est très intéressant, parce que l'art fait partie du problème, des problèmes que nous connaissons aujourd'hui : il n'en est pas dissocié. Ce n'est pas la cerise sur le gâteau. On sait très bien – et Bernhard, comme Paul Celan, était parmi les premiers à le savoir – qu'il y a eu des périodes atroces de l'Histoire où l'art était au centre, à commencer par



le nazisme. Les nazis étaient très intéressés par l'art, puisqu'il y avait pour eux un art à préserver et un art dégénéré à éliminer.

### Comment faites-vous le lien avec aujourd'hui ?

Les accusations d'élitisme dont l'art fait aujourd'hui l'objet, notamment de la part de ceux qui constituent les élites politiques et économiques, c'est une manière de mettre l'art à l'endroit où Bernhard dit qu'il ne faut pas le mettre. Les discours quasi populistes que l'on entend, qui consistent à dire qu'il y aurait un art élitiste qui ne serait pas fait pour le public normal, c'est une équation à casser : en les reconduisant, on reconduit la scission.

En partant de ma propre pratique théâtrale, avec le metteur en scène Jean-François Sivadier ou en solo, je ne peux pas entendre ce discours de séparation : il n'y a pour moi aucune différence de passion, d'engagement, quand je

joue *Un métier idéal* devant les habitants du petit village de Savoie de John Berger, et quand je joue *Dom Juan* à l'Odéon. J'ai toujours en tête cette idée à laquelle je crois, dont parle le philosophe Jacques Rancière : l'égalité des capacités et des intelligences de chacun.

### Est-ce que Thomas Bernhard ne peut pas se permettre d'être un « démolisseur » justement parce qu'il a été, lui, nourri par ces œuvres de l'esprit, comme les appelait Jean Vilar ?

Il y a une dimension importante chez Bernhard qui est celle de l'humour, du second degré. Quand le livre est sorti, en 1985, je crois que cette dimension était évidente pour les lecteurs. Et je crois qu'elle ne l'est plus du tout aujourd'hui, parce qu'on est redescendus de plusieurs crans dans notre manière de penser et

notre rapport à la culture. Bernhard, c'est un poseur de bombes, un provocateur, un terroriste de l'art... Il a un côté dada. Et on ne peut pas jouer ce texte comme on l'aurait fait en 1984. En même temps, Bernhard est très sérieux : l'éducation qu'il a reçue en Autriche au sortir de la guerre, c'était la baguette en osier sur les doigts. Donc oui, il est provocateur, ambigu, mais à travers cette idée de l'art comme une chose morte, patrimoniale, il se bat contre l'idée d'un roman national qui passe à travers elle.

### Quel rôle joue le théâtre, celui que vous faites, alors, dans la transmission du rôle de l'art comme chose vivante ?

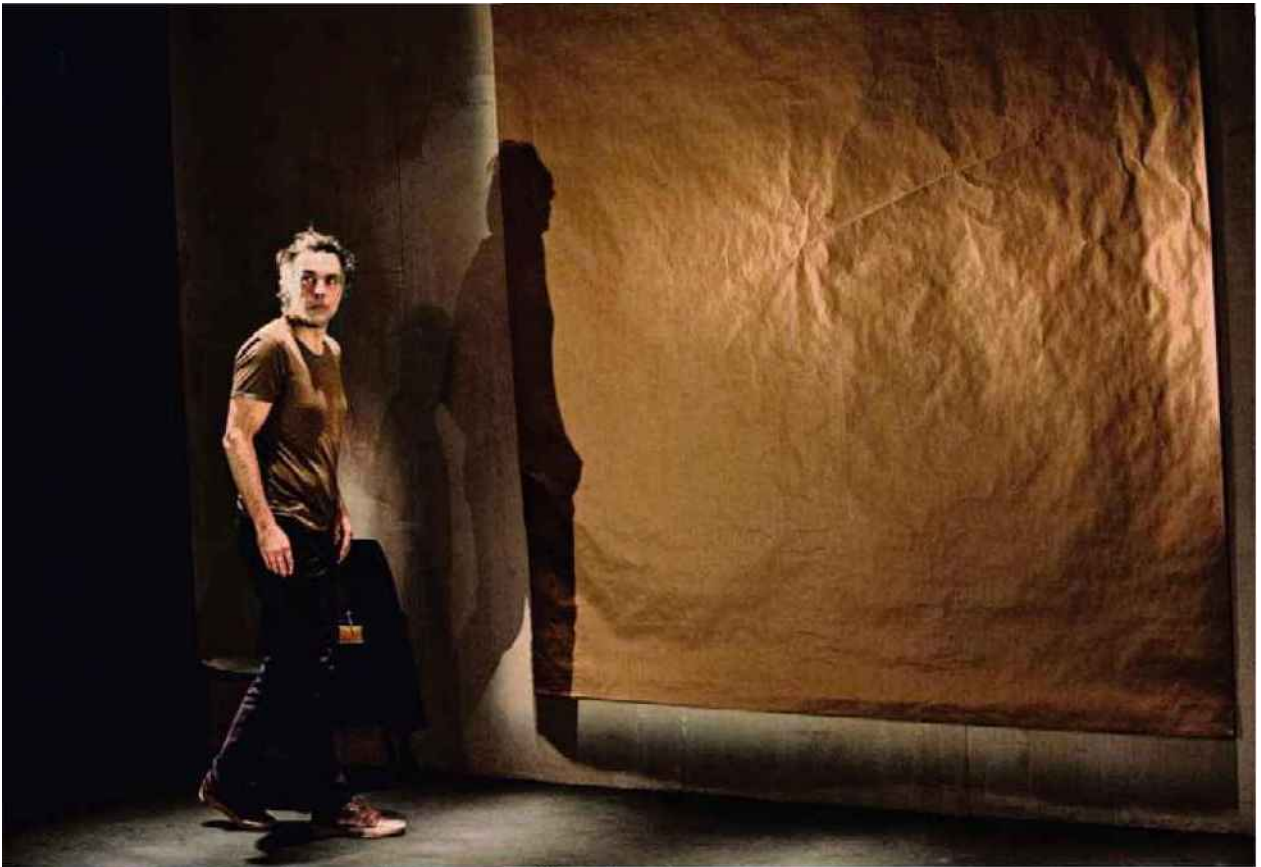
Je fais le pari qu'avec le théâtre on peut toucher des spectateurs qui n'ont jamais entendu parler de Bernhard, de Celan ou des films de Howard Hawks. On ne va pas les toucher forcément par le sens, directement. Mais par le corps, l'engagement, la présence, l'abandon, l'hospitalité... Il y a une manière d'accueillir le spectateur. On en revient à Serge Daney, à son rôle de passeur : ce qu'il faut transmettre, c'est l'expérience des œuvres, pas seulement l'apprentissage d'un savoir. C'est aussi l'intérêt de jouer en solo : ce que je joue, là, c'est mon dialogue avec l'œuvre que j'ai choisie, en espérant que ce dialogue se reproduise chez les spectateurs. Tout l'enjeu, c'est de créer les conditions d'une expérience possible entre le plateau et la salle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
FABIENNE DARGE

*La Loi du marcheur, Un métier idéal et Le Méridien* : en tournée en France de janvier à mars 2018, au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 7 mars au 14 avril 2018.

**« A travers le personnage principal, ce que Bernhard interroge, c'est la façon dont on a accès à l'art »**





Nicolas Bouchaud dans « Maitres anciens », spectacle qu'il a conçu et qu'il interprète seul. JEAN-LOUIS FERNANDEZ